

La jeune fille dévorée par le chat

Carole David

Number 320, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89474ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, C. (2018). La jeune fille dévorée par le chat. *Liberté*, (320), 73–73.

La jeune fille dévorée par le chat

CAROLE DAVID

J'ai voulu oublier cet endroit, les treize clients entassés dans un réduit, morts asphyxiés, au milieu des caisses de bières en carton. Chaque fois que je passais devant, je revivais au petit matin du 21 janvier 1975 : la neige noircie par le feu, des restes de décorations de Noël sur le trottoir, moi et les autres passagers du bus hébétés devant un tel désastre. Une heure plus tard, j'étais assise dans une salle de classe, traumatisée, en train d'analyser un poème de Mallarmé. « Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui / Magnifique mais qui sans espoir se délivre / Pour n'avoir pas chanté la région où vivre / Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui. » (*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*) Maintenant que j'y repense, à la différence de ce que je croyais, ces quelques vers imprimeraient en moi un chant désespéré.

L'été suivant cet hiver de feu, j'ai quitté mon adolescence et mon quartier. L'incident s'était résumé à des faits bruts. Un homme qui avait un karma de chat était responsable avec un complice de cette tuerie. Après avoir assassiné par balle le gérant, il met le feu à l'établissement. Il va mourir en cavale quelques jours plus tard dans un chalet des Laurentides, à Val-David, plus précisément, criblé de balles et criant, paraît-il, « mes osties » aux policiers qui l'avaient traqué. Dans *Requiem pour un beau sans-cœur* (1992), où le cinéaste Robert Morin s'inspire de cette figure pour tourner son premier film de fiction, ce fut comme si ces images venues plus tard m'avaient confirmé ce sentiment d'horreur qui m'habitait depuis le tragique événement. Le réalisateur reconstitue la fuite du criminel, sa mise à mort dans des circonstances demeurées nébuleuses. Par un effet de transposition, à l'aide de brefs fragments, il construit un personnage effrité pour lequel il est possible d'éprouver une émotion esthétique en rappelant les terribles circonstances dont il devient le sujet.

Jusqu'au milieu des années 2000, le lieu était devenu un passage obligé quand je retournais au duplex familial visiter mes parents. Je jetais un coup d'œil rapide de la fenêtre du bus Beaubien. Deuxième étage d'un immeuble qui avait subi plusieurs transformations. Au fil des ans, différents commerces s'y étaient succédé, dont une garderie. Il faudrait dire que c'est un bar qui a brûlé, parler de son nom, Gargantua, et que ce lieu était fréquenté au moment de la tuerie par la petite pègre locale. À l'époque de l'incendie, j'avais passé les trois dernières années dans les transports en commun à égrener la liste de lectures imposées de mon cursus universitaire censée faire de moi presque une érudite. J'avais découvert Gargantua, ce géant débonnaire et jovial, né au milieu d'une orgie de vin et de nourriture, dévorant tout ce qui lui tombe sous la main. J'avais bien appris ma leçon, et ses aventures me rappelaient le comportement excessif, vulgaire, meurtrier que j'associais désormais à ce lieu.

Pourquoi écrire aujourd'hui au sujet de cette histoire, si ce n'est pour me replonger dans un monde auquel je n'appartiens plus mais dont je garde les séquelles ? Comment aurais-je pu discuter de cette tuerie avec mes collègues de classe ou mes professeurs ? C'était impensable. Au mieux, acheter *Photo Police* me donnerait des détails sordides sur le sujet, écouter les lignes ouvertes en compagnie de ma mère me fournirait sans doute les raisons pour lesquelles ce truand avait agi ainsi.

Je détestais cette rue, ses commerces ; la traverser me donnait la nausée. J'ai d'ailleurs failli y laisser mon âme à quelques reprises.

Je ferme les yeux, je connais l'endroit par cœur. Je monte les marches, cette odeur de rance me prend à la gorge, j'entre dans le bar. Il y a la serveuse plateau à la main, les fidèles, ceux qui sont là par hasard, les autres, *des petites*

frappes, comme on disait pour parler des *bums*. Parmi les victimes, dix hommes et trois femmes dont cette jeune fille de dix-sept ans, prénommée Juliette, apparemment la blonde d'un petit fraudeur, un habitué du bar lui aussi assassiné. Elle ressurgit maintenant. Le souvenir d'une enfant qui n'avait pas l'âge de boire, qui n'avait pas choisi, comme les autres victimes, de mourir. Contrairement à elle, j'ai fini par m'évader de la rue Beaubien. Il existait sûrement un traitement pour éviter la capture et ne pas rester figée dans la glace ou confinée dans un réduit dont la porte avait été bloquée par un juke-box. La littérature avait peut-être été pour moi le seul moyen d'échapper à cette fin tragique.

On pourrait se demander quel aurait été mon destin si je m'étais appelée Juliette, cette héroïne qui avait connu l'amour dans l'adversité et en était morte. Je suis saisie par la ressemblance entre la Juliette de la rue Beaubien et celle de Shakespeare. Les jeunes filles appartenaient à des familles ennemies et ont emporté toutes les deux un secret dans la mort. Dans les deux histoires, elles sont consumées par leur amour, et le poison, le feu, le sommeil éternel disent comment s'était propagée violemment la souffrance dans leur courte existence.

Je travaillais dans un bureau d'avocats durant les vacances d'été, je goûtais à la vie à laquelle le sort m'avait en principe destinée. Un jour pendant que ma mère magasinait sur la Plaza, j'ai fini par m'enfuir. J'avais pour seul bagage quelques livres, des vêtements avec une odeur de fumée qui trahissait mon passé. Ⓛ

♦ Poète, romancière et nouvelliste, **Carole David** est née à Montréal. Son dernier recueil de poésie, *L'année de ma disparition* (2015), a remporté le Prix des libraires, le prix Québecor du Festival international de poésie de Trois-Rivières et a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal.